

nos prénoms, ils reconnaissent mon pas au loin dans le couloir. Les patients nous aiment aussi parce que nous ne sommes ni infirmiers ni médecins, nous ne menaçons pas d'augmenter les doses de médicaments, de les priver de sortie, nous ne signons pas d'hospitalisations sous contrainte, nous n'avons aucun pouvoir sur eux.

Je regarde Adrienne faire, jamais elle ne perd patience — elle appelle cela la charité mais a-t-elle renoncé à la gratinade? —, toujours recommencer, les mêmes mots, les mêmes gestes. A sa hauteur, soigner c'est vivre avec les malades pour atténuer leurs angoisses, les détourner un instant de leur folie pour que quelque chose d'autre, aussi modeste soit-il, prenne la place — jouer aux dominos tous les soirs avec Robert, distribuer le goûter.

On les comprend pas, c'est impossible, mais en tant que soignants on peut écouter, accueillir, être là, à disposition, la présence c'est la seule chose qui vaille. Je me souviens de ma rencontre avec Robert, il était assis dans le couloir, se balançait sur une chaise, je lui ai demandé tu fais quoi Robert? Rien, avec sa voix qui racle les 7. Ben viens, on va le faire ensemble. On est là pour leur adresser des signes, pas grand-chose, rien d'énorme, et surtout rien de mécanique ou de programmé, de la disponibilité et de l'attention c'est tout. Je ne passe jamais à côté de Robert ou d'un autre patient sans un coup d'œil.

Robert c'est mon chouchou, je suis la seule du service qu'il n'a jamais frappée, tous les autres soignants y sont passés, ont provoqué sa fureur à un moment ou à un autre. On m'a dit que j'étais allée trop loin, je passais mes journées à m'occuper de lui, la direction m'a reproché, m'a rappelé que les patients doivent apprendre à vivre sans nous — mais Robert c'est pas demain la veille —, qu'il ne faut pas confondre bienveillance et maternage, qu'il ne faut pas que ça devienne personnel entre un patient et soi. Je n'ai rien dit mais je n'en pensais pas moins.

Pendant quelques semaines Robert a été transféré dans un autre pavillon, il a très mal vécu cette séparation, m'envoyait des lettres déclaratives, me disait qu'il m'aimait, mais je ne savais pas comment, comme amie? comme sœur? On m'a demandé d'écrire une réponse, pour lui signifier qu'on devait prendre de la distance, que aimer c'est aimer bien, pas davantage. Ma lettre a été relue par le chef de service. Mais rien n'y fait, Robert est revenu au 4B et j'ai continué à le regarder comme un grand frère, je lui offre des vêtements, il adore la mode, et il aime que je m'habille avec des couleurs vives, chaque jour une tenue différente — aujourd'hui Adrienne porte une blouse orange et des baskets assorties, ses ongles sont vernis bleus et ornés de strass, ses lunettes rouges.

La proximité, on nous rebat les oreilles avec ça, mais la bonne distance ne signifie rien, le fou est tout